



## Pork and Milk

de VALÉRIE MRÉJEN

France, 2004. Documentaire. Durée : 1 h 37. En salles depuis le 29 mars.

Un cadre fixe, des têtes parlantes se racontant par extraits (*Chamonix, Portraits filmés*), c'était jusque-là une constante dans le travail vidéo de Valérie Mréjen. Attaché peut-être à l'espace du livre qui dictait ses tous premiers travaux d'artiste (des montages de petites annonces), espace ensuite investi dans plusieurs publications à caractère autobiographique, le plan séquence était alors l'unité qui liait l'exercice du portrait au blanc de la page. Pas de montage, en somme, ni de souci de cadrage : la simplicité de l'enchaînement garantissait la singularité de chaque prise ainsi que l'efficacité générale. Sans doute un passage par la rhétorique conventionnelle du court métrage (*La Défaite du rouge-gorge*) l'aura initiée aux nécessités d'une articulation de plus longue haleine.

*Pork and Milk* mélange les deux mécaniques, les deux durées. Si le cadre était auparavant une facilité, il devient ici le sujet même du film. Tourné en Israël, ce documentaire fait certes encore toute sa place au dispositif de la confession. Mais, délaissant la sphère d'un privé sans contexte, il interroge des hommes, des femmes, des adultes et des plus jeunes qui ont décidé de rompre avec la communauté juive orthodoxe dont ils sont issus. Cadre plus qu'austère, confinement psychologique et physique, c'est cet

► espace sans espace, cet étouffement communautaire, aussi sourd à l'autre qu'à son propre corps, que ces témoins ont choisi de fuir, pour, comme il est dit avec précision dans la doxa qui était la leur, « *aller vers la question* », se perdre, passer, en définitive, hors champ. Elevés dans un univers farouchement stabilisé à coups de lois, le quittant, ils ne sont pas devenus tout à fait laïcs. Sans appartenance, sans joie, ils errent dans un entre-deux douloureux. C'est pourquoi, aux récits de leur expérience, recueillis ici avec une ouïe particulièrement aiguë, répondent cadrage et montage.

Jouant le plus souvent du décadrage, plutôt que de simplement masquer un visage dans la douteuse logique de l'anonymat, le cadre dévoile et insiste sur une partie infime du corps : mèches de cheveux, échancre de col, mains, etc. Est ainsi accordée à chaque protagoniste la pudeur, d'une part, que tous continuent de porter comme un fardeau ; la dignité d'un corps et de ses gestes, d'autre part, fussent-ils ceux, bien modestes, d'un cuisinier à ses fourneaux, d'une sportive sur un terrain d'entraînement. Relayant ce choix, le montage tire avantage de l'utilisation de brèves et si régulières séquences qu'on les qualifierait de prime abord d'inserts. Dépourvus de valeur illustrative, d'abord perçus comme interludes presque insignifiants, ces plans sans parole, pauvrement descriptifs voire anecdotiques (les vagues sur la plage, un chat qui s'amuse, etc.), se chargent au fur et à mesure d'une signification mélancolique que révèlent en pointillé les témoignages.

C'est dans ce refus d'une construction didactique que réside la force, sans sa démonstration, de l'aventure. Ce qui est séparé, le film ne le reconstitue pas. Ce qui est douloureux, le film ne le guérit pas plus devant nos yeux qu'il n'en accuse le trait pour y trouver son compte de pathétique. Jamais Mréjen n'extrait ses personnages hors des limbes où ils semblent tous abandonnés. Elle s'évertue plutôt à nous faire percevoir de ces limbes les frontières aussi brumeuses qu'infranchissables. Manière, à rebours, de rappeler combien le refuge dans les certitudes de l'obscurantisme fanatique est très loin de n'être qu'affaire de discours ou de théorie. Car c'est cela qui est montré ici, la violence de l'interdit de soi. Telle violence frappe des êtres qui tous relatent un semblable et terrible handicap : ils ne sont pas encore parvenus à naître, ni à eux-mêmes, ni au monde alentour. On aura bien saisi qu'à une certaine frontalité politique, *Pork and Milk* a préféré l'oblique d'une approche psychanalytique, et toute son acuité.

Jean-Pierre Rehm